

LES ANCÊTRES SUPPOSÉS DU CHEVAL, D'APRÈS CERTAINS TRANSFORMISTES
(Les types sont reproduits à la même échelle.)

n'est plus de mise pour les terrains qui *n'ont jamais été remaniés* et dont les restes sont dans un état de conservation parfaite.

Bernardin de Saint-Pierre voyait dans les fossiles des « jeux de la nature », et les défenseurs de l'évolution, qui, avec raison, trouvent l'idée plaisante et simpliste, ne sont pas mieux inspirés dans leurs hypothèses : curieuse nature, en effet, qui, pour ennuyer l'esprit du paléontologiste moderne, a supprimé tous les intermédiaires !

Transformer une espèce en une autre, il n'y faut pas songer ; nous n'avons pas assez de temps devant nous, soit ; mais alors montrez-nous une seule espèce évoluant lentement et progressivement dans la longue série des périodes géologiques. La science ne doit pas se payer de mots ; lorsqu'elle édifie des hypothèses, son devoir est de les étayer sur des faits. A cette condition, et à cette seule condition, l'hypothèse est justifiée et on peut la tenir pour probable.

Chose plus remarquable encore, nous trouvons des espèces ayant traversé sans changements, sans variations importantes, non seulement une période géologique, mais toute la durée des âges, depuis le primaire jusqu'à nos jours.

Sur trois cent cinquante espèces de *Trilobites* ayant existé durant la longue période primitive, c'est à peine si dix d'entre elles présentent la trace d'une variation. Et encore ces variations, peu accentuées, s'atténuent-elles dans la suite pour arriver au type ancestral.

Souvent l'animal, loin de s'adapter au milieu qui change graduellement, périt dans sa descendance, et alors nous assistons à une véritable régression. Pourquoi, par exemple, existe-t-il encore des batraciens moins bien organisés qu'au temps du *Carbonifère* ? Si les *Oursins* ont évolué, s'ils ont progressé, pourquoi en voyons-nous encore ? Ceux qui nous restent sont même moins parfaits que leurs congénères primitifs.

Personne ne croit plus maintenant à l'influence du milieu qui crée l'organe, à la lutte pour la vie qui fait triompher le plus fort, à la sélection naturelle qui peu à peu crée les espèces. Les évolutionnistes les plus ardents ont abandonné ces vieilleries, ces principes surannés auxquels des faits extrêmement nombreux donnent à chaque instant le plus cruel démenti.

Après avoir lâché Darwin, on est retombé sur Lamarck ; après une descendance provenant d'une série linéaire unique, on s'est avisé de créer des séries distinctes évoluant séparément. C'est l'opinion de M. Gaudry, qui le dit formellement dans ses *Enchaînements du monde animal*.

L'Embryogénie, cette science nouvelle qui, au début, paraissait pleine de si belles promesses, n'a donné aucun résultat. L'œuf du mammifère, dans son évolution, ne passe jamais par l'état poisson ou par celui oiseau.

L'étude de l'instinct des animaux, celui de l'insecte en particulier, fournit encore à la théorie évolutionniste des objections que personne n'a réfutées.

Si mes lecteurs s'intéressent à ces questions passionnantes, je ne puis mieux faire que de les renvoyer à la magnifique série des *Souvenirs Entomologiques* de M. Fabre ; ils trouveront là contre le transformisme, condensés en des pages charmantes, une série d'arguments qui constituent le cauchemar des évolutionnistes les plus convaincus. Nous ne résistons pas au plaisir d'en citer un passage. Il s'agit du problème des *Scolies*, insectes Hyménoptères ressemblant aux Guêpes.

Sous un autre aspect, le darwinisme a des démêlés avec les Scolies et leur proie. Dans le tas de terreau que j'exploite pour écrire cette histoire, vivent ensemble trois genres de larves appartenant au groupe des Scarabéiens : la Cétoine, l'Orycte, le Scarabée pentodon. Leur structure interne est à peu près pareille, leur nourriture est la même et consiste en matières végétales décomposées ; leurs mœurs sont identiques : vie souterraine dans les galeries de mine fréquemment renouvelées, grossier cocon ovoïde en matériaux terreux. Milieu, régime, industrie, structure interne, tout est semblable, et cependant l'une des trois larves, celle de la Cétoine, fait avec ses commensales une disparate des plus singulières : seule parmi les Scarabéiens, mieux que cela, seule dans l'immense série des insectes, elle progresse sur le dos.

Si les différences ne portaient que sur quelques maigres détails de structure, minutieux domaine du classificateur, sans hésiter on passerait outre ; mais un animal qui se renverse pour marcher le ventre en l'air et n'adopte jamais d'autre manière de locomotion, quoique ayant des pattes, de bonnes pattes, mérite certainement un

examen. Comment la bête a-t-elle acquis sa bizarre méthode ambulatoire ? Pourquoi s'est-elle avisée de marcher à rebours des autres animaux ?

A de pareilles questions la science en vogue a toujours une réponse prête : adaptation au milieu. La larve de Cétoine vit dans des galeries croulantes, qu'elle pratique au sein du terreau. Semblable au ramoneur qui se fait un appui du dos, des reins et des genoux pour se hisser dans l'étroit canal d'une cheminée, elle se ramasse sur elle-même, elle applique contre la paroi du couloir, d'une part le bout du ventre, d'autre part sa forte échine, et de l'effort combiné de ces deux leviers résulte la progression ! Les pattes, d'un usage très restreint, presque nul, s'atrophient, tendent à disparaître, comme le fait tout organe sans emploi. Le dos, au contraire, principal moteur, se renforce, se sillonne de robustes plis, se hérissé de grappins ou de cils ; et graduellement, par adaptation à son milieu, la bête arrive à perdre la marche qu'elle ne pratique pas, et à la remplacer par la reptation sur le dos, mieux appropriée aux galeries souterraines.

Voilà qui est bien. Mais alors, dites-moi, je vous prie, pourquoi les larves de l'Orycte et du Scarabée dans l'humus, pourquoi la larve de l'Anoxie dans le sable, pourquoi la larve du Hanneton dans la terre de nos cultures n'ont-elles pas acquis, elles aussi, l'aptitude à marcher sur le dos ? Dans leurs galeries, elles suivent la méthode des ramoneurs, tout aussi bien que le fait la larve de Cétoine ; pour progresser, elles s'aident rudement de l'échine, sans être encore parvenues à cheminer le ventre en l'air. Auraient-elles négligé de s'accommoder aux exigences du milieu ? Si l'évolution et le milieu sont cause de la marche renversée de l'une, j'ai le droit, à moins de me payer de mots, d'en exiger autant des autres, lorsque leur organisation est si voisine et le genre de vie identique.

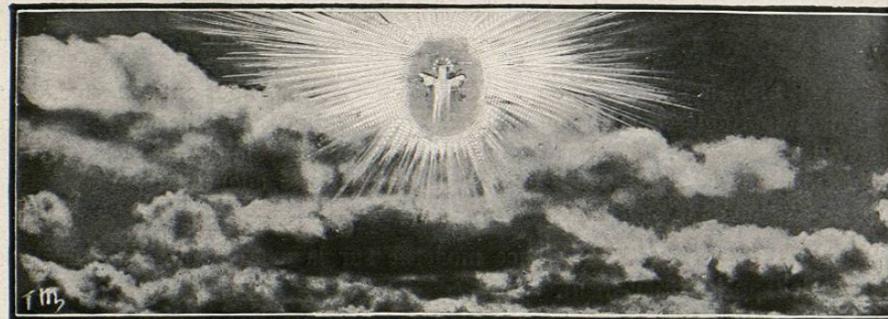
Je tiens en médiocre estime des théories qui, de deux cas similaires, ne peuvent interpréter l'un sans être en contradiction avec l'autre.

Elles me font sourire quand elles tournent à la puérilité. Exemple : pourquoi le tigre a-t-il le pelage fauve avec des raies noires ? Affaire de milieu, répond un maître en transformisme. Embusqué dans les forêts de bambous, où l'illumination dorée du soleil est découpée par les bandes d'ombre du feuillage, l'animal, pour mieux se dissimuler, a pris la teinte de son milieu. Les rayons du soleil ont donné le fauve du pelage ; les bandes d'ombre en ont donné les traits noirs.

Et voilà. Qui n'admettra pas l'explication sera bien difficile. Si c'était là causerie de table après boire, entre la poire et le fromage, volontiers je ferais chorus ; mais, hélas ! trois fois hélas ! cela se débite sans rire, magistralement, solennellement, comme le dernier mot de la Science. Toussenel, en son temps, proposait aux naturalistes une insidieuse question. Pourquoi, leur disait-il, les canards ont-ils une petite plume frisée sur le croupion ? Nul que je sache ne répondit au malin questionneur, le transformisme n'étant pas encore là.....

Assez d'enfantillage. La larve du Cétoine marche sur le dos parce qu'elle a toujours marché ainsi. Le milieu ne fait pas l'animal ; c'est l'animal qui est fait pour le milieu. A cette philosophie naïve, tout à fait vieux jeu, j'en adjoints une autre que Socrate formulait ainsi : Ce que je sais le mieux, c'est que je ne sais rien.

Conclusion : la Science est obligée d'avouer son impuissance à expliquer par des transformations successives l'apparition des différentes espèces. A l'heure actuelle, le transformisme traverse une crise violente, et tout fait présager qu'il ne s'en relèvera pas.



CHAPITRE XI

L'ESPRIT ET LA MATIÈRE

EN traitant l'histoire du Soleil nous avons vu que la Physique moderne s'est efforcée de faire disparaître les cloisons étanches élevées autrefois par nos devanciers pour séparer les divers compartiments de cette science.

Tous les efforts des savants actuels s'appliquent à renforcer notre conception mécanique du monde matériel ; la Science moderne va même plus loin, puisque tous les travaux récents tendent à effacer la ligne de démarcation entre la Physique et la Chimie.

Bientôt il ne restera plus qu'une seule science du monde matériel : la Mécanique.

Nous avons déjà vu cette science à l'œuvre pour nous retracer l'histoire du monde depuis le moment où les molécules étaient disséminées dans l'espace et où, sous l'empire de l'attraction, du mouvement dont Dieu les anima, le travail de condensation a débuté.

Les théories cosmogoniques ont supposé la matière réduite à sa plus simple expression, à la dernière particule divisible ; elles ont laissé au physicien le soin de rechercher en quoi consistait cette dernière particule, et on comprend aisément que les recherches de la Cosmogonie sont, en quelque sorte, indépendantes des résultats de la Physique.

Quand la Physique du xx^e siècle, dit M. Brunhes, dissèque avec des instruments de pénétration jusqu'alors inconnus les molécules et les atomes, elle ne saurait avoir la prétention de faire voir clairement à l'homme « le néant d'où il est tiré », pas plus que « l'infini où il est englouti » ; mais, « entre ces deux abîmes de l'infini et du néant », il reste un immense espace ouvert à notre curiosité, et dont l'honneur de l'intelligence humaine aussi bien que l'utilité du genre humain exigent que nous travaillions à reculer sans cesse les bornes.

Les travaux sur l'ionisation des gaz ne nous apprennent pas les « derniers principes